



HAL
open science

“ Le Zoulou ou la barbarie apprivoisée chez H. Rider Haggard et Solomon T. Plaatje ”

Yves Clavaron

► To cite this version:

Yves Clavaron. “ Le Zoulou ou la barbarie apprivoisée chez H. Rider Haggard et Solomon T. Plaatje ”. Fiona McIntosh-Varjabédian (dir.). Discours sur le Primitif, p. 117-126., Université Charles De Gaulle Lille 3, 2002, 978-2-84467-040-7. <hal-05487871>

HAL Id: hal-05487871

<https://hal.science/hal-05487871v1>

Submitted on 10 Feb 2026

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-NC-SA 4.0 - Attribution - Non-commercial use - ShareAlike - International License

Le Zoulou ou la barbarie apprivoisée
chez H. Rider Haggard et Solomon T. Plaatje

Les théories darwinistes¹ sur la sélection naturelle ont été récupérées, à la fin du XIX^e siècle, par l'idéologie impérialiste pour constituer une hiérarchie raciale au sommet de laquelle se trouve bien sûr la race blanche. Ainsi le primitif, naguère enfant de la nature et indemne de toute corruption de la civilisation, est devenu le représentant d'une race en retard de développement, que seule la tutelle du «père» européen pouvait faire progresser. C'est dans ce contexte de la fin du XIX^e siècle que Rider Haggard écrit de nombreux romans d'aventures, situés en Afrique du Sud ou de l'Est. Pour des raisons de vraisemblance géographique et sociologique, mais pas uniquement, il met en scène des Zoulous², peuple important de l'Afrique australe, tout comme Plaatje, écrivain sud-africain du début du XX^e siècle et auteur du roman *Mhudi*. Dans la hiérarchie établie par les Occidentaux, les Zoulous arrivent en tête des ethnies africaines avec les Masaïs, loin devant les Hottentots, les Bushmen et les Pygmées, peuples bloqués à l'âge du paléolithique.

Les œuvres de Haggard ont fini par constituer le canon du roman d'aventures colonial tandis que Plaatje adapte le genre, l'«africanise» et renverse les perspectives en conférant le statut de héros à une femme noire. Nous essaierons de montrer comment, à partir de points de vue *a priori* opposés — européen et africain, colonisateur et colonisé — l'image du Zoulou échappe, partiellement du moins, au stéréotype du primitif en vigueur au XIX^e siècle : être puéril, crédule mais violent, prisonnier de l'obscurantisme et de la superstition et soumis à des régimes despotiques et sanguinaires. Si, pour Plaatje, l'Africain de l'ethnie Barolong et Rider Haggard, le sujet de la Reine Victoria, le Zoulou représente la violence absolue, un véritable «cœur de ténèbres», ce peuple finit par incarner, selon un renversement saisissant, des valeurs positives. Par-delà les barrières de la race et de la culture, Haggard et Plaatje se retrouvent donc parfois pour construire une image plus complexe du primitif, en rupture avec les stéréotypes de l'imaginaire social occidental.

1. L'adhésion aux stéréotypes sur le primitif : le Zoulou ou l'étrangeté absolue

De prime abord, le Zoulou incarne l'étrangeté et l'altérité dans ce qu'elles ont de plus incompréhensible et de plus éloigné de soi. Pour Haggard, porte-parole de l'idéologie impérialiste européenne, le peuple zoulou apparaît comme enfermé dans des «coutumes

¹C. Darwin: *De l'origine des espèces au moyen de la sélection naturelle*, 1858.

²Le terme «zoulou» signifie «le ciel».

sauvages», obstacle rédhibitoire à tout progrès. Cette primitivité s'illustre d'abord dans l'utilisation des rituels magiques comme mode de gouvernement. La collusion du sorcier et du monarque signe un régime tyrannique et obscurantiste, inacceptable tant pour l'Européen que pour le Sud-Africain Plaatje qui, dans *Mhudi*, montre ironiquement les limites d'un pouvoir dominé par la superstition. Pour les deux auteurs, la primitivité du Zoulou se lit dans l'arbitraire politique : la parole royale suffit à condamner à mort, sans recours. Par ailleurs, si Haggard jette un regard amusé sur la polygamie, une des «coutumes sauvages» de l'Afrique, Plaatje distingue les usages zoulous de ceux des Barolong, son ethnie. A la pratique polygame du roi Mzilikazi s'oppose le discours moderne et féministe de *Mhudi*, l'héroïne éponyme, qui revendique la monogamie, elle dont la mère «devait partager l'affection de [s]on père avec deux ou trois épouses»³.

Alors que pour Haggard, tous les Noirs finissent par se ressembler, Plaatje, lui, établit des distinctions entre les ethnies installées en Afrique du Sud. Les deux écrivains tombent cependant d'accord sur un point, devenu un véritable stéréotype⁴ voire un ethnotype : la cruauté absolue du Zoulou, homme insensible et impitoyable. Dans un roman de 1910 de John Buchan, *Prester John*, le héros évoque un Zoulou debout sur un morceau de fer rougi par le feu et qui ne s'en écarte que parce qu'il sent une odeur désagréable de chair brûlée⁵. Cette insensibilité physique ne peut qu'accompagner une absence totale de compassion. Dans *Nada the Lily* de Haggard, la cruauté du Roi Shaka tourne au sadisme : pour détourner l'attention de sa responsabilité dans le meurtre de sa mère, il élabore un rituel de deuil démoniaque qui contraint son peuple à pleurer la morte pendant des jours jusqu'à ce que les gens, rendus fous par le psychodrame collectif, finissent par s'entretuer. Chez Plaatje, si l'armée en guerre de Mzilikazi égorge sans pitié tout ce qui vit — brutalité de soudards finalement habituelle —, les moments de liesse comme les fêtes sont également l'occasion de meurtres : un tenue incorrecte pendant une cérémonie peut entraîner la peine de mort (*Mhudi*, 50, 57). Selon les Barolong, les Zoulous ne respectent aucun code d'honneur militaire et «souillent leurs sagaies du sang des femmes» (*Mhudi*, 40, 41).

Au nombre des dangers que fait courir le primitif se trouve la menace de cannibalisme,

³*Mhudi, an Epic of South African Native Life a Hundred Years Ago*, Johannesburg, The Lovedale Press, 1930 ; London, Heinemann Educational Books, 1978, traduction française par Jean Sévry, Paris, Actes Sud, 1997. Deux références de pages seront données entre parenthèses, la première correspond à l'édition Heinemann, la seconde à la traduction française (60, 76).

⁴On envisage le terme «stéréotype» selon le sens que lui donne D. H. Pageaux, de «confusion de l'attribut et de l'essentiel, rendant possible l'extrapolation constante du particulier au général [...]». *La Littérature générale et comparée*, Paris, Armand Colin, Cursus, 1994.

⁵Wendy R. Katz, *Rider Haggard and the Fiction of Empire*, Cambridge, Cambridge University Press, 1987. p. 133.

excellent moyen de pimenter les aventures et d'augmenter l'intensité dramatique du récit. Dans *She*, les Blancs pris en charge par les Amhagger, peuple anthropophage, assistent aux préparatifs d'un sinistre festin destiné à faire cuire leur guide Mohammed. Horrifiés, les Anglais livrent alors un combat épique contre la horde des sauvages, à un contre mille, avant d'être sauvés par une arrivée providentielle⁶. Dans *King Solomon's Mines* (chapitre VII), quand il se voit encerclé par un groupe d'indigènes armés de couteaux, Quatermain est persuadé d'être «mis à la broche» prochainement mais il sera sauvé par l'extrême crédulité des sauvages, salutaire contrepoint à leur cruauté⁷. Effectivement l'apparence de Good, surpris à moitié rasé et à demi nu, exhibant son œil de verre et brandissant son dentier, frappe de terreur sacrée les Koukouanas, persuadés d'être confrontés à un esprit. C'est paradoxalement sa semi-nudité et son costume «primitif» qui confèrent à Good un caractère surnaturel. Dès lors, le héros a beau jeu d'entretenir la peur superstitieuse avec son «tube enchanté», le fusil, l'arme du civilisé par opposition au couteau du sauvage. Cependant, le cannibalisme relève davantage du fantasme européen que de la réalité et, selon Brian Street, les historiens ont eu bien du mal à prouver l'existence de telles pratiques chez les peuples africains⁸. D'ailleurs, Plaatje montre que les Zoulous célèbrent leurs sanglantes victoires avec des poèmes et des chants et non par l'anthropophagie.

La crédulité du Zoulou, et du Noir en général, est illustrée par son ignorance des phénomènes naturels tels l'éclipse ou le passage d'une comète, expliqués par la science occidentale. Sommé par les Zoulous de prouver sa puissance, Allan Quatermain prédit une éclipse de soleil, dont il a eu connaissance par un petit almanach conservé par son compagnon Good (*Solomon*, 172, 570). Tout comme les Incas mystifiés par Tintin dans *Le Temple du soleil*, les Africains sont alors stupéfaits et terrorisés par un tel pouvoir. Plaatje, qui dit avoir admiré l'écriture de Rider Haggard⁹, utilise un procédé similaire, très shakespearien par ailleurs : le passage de la comète de Halley, «un astre puissant avec une longue queue blanche qui traverse tout le firmament de part en part» (*Mhudi*, 137, 206). L'apparition de cet astre en 1835

⁶H. Rider Haggard, *She*, 1886, Harmondsworth, Penguin Popular Classics, chapitre VIII «The Feast, and after !» ; traduction française *Elle ou la source du feu* par Michel Bernard in *Elle-qui-doit-être-obéie*, Paris, Bouquins, Robert Laffont, 1985.

⁷H. Rider Haggard, *King's Solomon's Mines*, 1885, Oxford World's Classics, 1998 ; la traduction française de C. Lemaire, in *Elle-qui-doit-être-obéie*, op. cit., 1985, porte sur une version abrégée. Les références seront données ainsi (*Solomon*, 113, 558).

⁸Brian V. Street, *The Savage in Literature, Representations of 'primitive society' in English fiction 1858-1920*, Londres et Boston, Routledge & Kegan Paul, 1975, p. 76.

⁹«I am still busy writing two books. One is a novel — a love novel after the manner of romances ; but based on historical facts, (...) with plenty of love, superstition, and imaginations worked in between the wars. Just like the style of Rider Haggard when he writes about the Zulus.» Brian Willan, *Sol T. Plaatje : a Biography*, Johannesburg, Ravan Press, 1984, p. 254.

correspond à une période de grands troubles chez les peuples d’Afrique du Sud, d’où la panique qui s’empare des Zoulous à la vue de ce mauvais présage, annonciateur de «rivières de sang». On remarque néanmoins que, chez Plaatje, le procédé n’est pas utilisé à la gloire de la toute-puissance blanche mais qu’il permet de dénoncer des superstitions perturbant le fonctionnement des sociétés indigènes.

La simplicité d’esprit des Zoulous pour Haggard est tout entière illustrée par leur absence de sens commercial : ils préfèrent la verroterie à l’ivoire ou au diamant. En outre, dans *King Solomon’s Mines*, ils vivent sur une mine d’or à ciel ouvert mais ne prennent rien tandis que les Européens, tels Candide sortant d’Eldorado, partent les poches pleines. Plaatje, lui, équilibre ce point de vue en montrant un peuple zoulou tout à fait conscient des enjeux géopolitiques de la possession de la terre, notamment face aux Boers qui s’installent progressivement dans l’Est et le Nord du pays. La rencontre de l’Afrique, le «dark continent», a précipité chez les écrivains européens une inévitable réflexion sur la notion de civilisation, par rapport à laquelle ils sont essayé de situer ses habitants, sentis comme profondément anachroniques.

2. Le Zoulou entre barbarie et civilisation

Pour rendre compte de l’antinomie civilisation/ barbarie, de nombreux Victoriens puisent dans les thèses darwinistes sur l’évolution l’idée que les Noirs représentent un état premier du développement, une sorte d’enfance de l’humanité, dont les Blancs sont sortis depuis longtemps. Ainsi Tarzan, le héros d’E. R. Burroughs, parcourt en accéléré tout le chemin de l’évolution entre l’état de singe et celui d’homme du dix-neuvième siècle, symbole du passage des ténèbres originelles aux lumières de la connaissance. Mais d’autres explications sont avancées pour justifier l’état de blocage des peuples noirs, par exemple celle d’une décadence attestée par l’existence de ruines de sites prestigieux comme celles du Grand Zimbabwe. En effet, cette antique cité de pierre témoigne d’une technologie et d’un sens artistique dont ne disposent plus les actuels occupants, tout comme la cité perdue de Kôr, dans le cycle *Elle-qui-doit-être-obéie*, traduit un degré de civilisation inconnu des peuplades qui vivent aux alentours. La brillante civilisation peut s’être éteinte en raison d’une catastrophe naturelle — une grande épidémie de peste pour Kôr — ou à cause du départ d’un «peuple supérieur», installé provisoirement en Afrique. Dans *King Solomon’s Mines*, le passage des Phéniciens expliquerait la présence de statues figurant leurs dieux, Astaroth, Kemosch, et Milcolm, «adorés par Salomon selon l’Ancien Testament» (259, 585). De même, la souveraine de Kôr, Ayesha, est une reine blanche qui règne depuis deux mille ans sur une partie de l’Afrique, attendant la

réincarnation de l'homme qu'elle aime¹⁰. La religion et la civilisation appartiennent donc à un passé révolu et les peuples sont désormais plongés dans l'ignorance et la superstition. A la question de savoir comment d'antiques cultures aussi évoluées ont pu dégénérer en une telle primitivité, certains Victoriens répondent que c'est faute d'avoir eu un code de valeurs comparable au leur. Pour survivre et progresser, il faut d'adhérer aux vertus victoriennes que sont l'énergie, le travail, le courage... D'autres points de vue, plus éclairés, postulent que plusieurs niveaux de développement peuvent être contemporains et que la situation des peuples primitifs éclairent les Européens sur leur propre histoire. Rider Haggard est plutôt partisan des théories évolutionnistes mais il reste pleinement convaincu du niveau inférieur des peuples noirs.

Dans *Allan Quatermain*, Haggard a essayé de définir des critères objectifs permettant de distinguer le civilisé du barbare, l'homme évolué du primitif, à propos du peuple Zu-Vendi pour lequel il se pose la question suivante : «Are the Zu-Vendi a civilized or a barbarous people ?»¹¹. Le premier critère retenu est l'art — plutôt les arts et techniques — mais ce peuple excelle dans certains domaines (architecture, statuaire) tandis qu'il ignore tout des technologies modernes comme la vapeur, l'électricité ou la poudre à canon. D'un point de vue religieux, le peuple de Zu-Vendi vénère le soleil mais Haggard ne peut considérer ce culte solaire comme une religion «avancée», celle d'un peuple civilisé¹², car il manque, selon lui, la spiritualité et la croyance en un au-delà. Par ailleurs, le temple des Fleurs est une véritable merveille architecturale, capable de donner des leçons à l'architecture religieuse occidentale, mais il abrite les rituels les plus sanglants. Chaque fois, Haggard balance mais penche finalement du côté du barbare et du primitif. L'ethnocentrisme des arguments invalide la démonstration mais c'est une tendance de l'époque. Brian Street cite un écrivain victorien qui propose un critère original : l'aptitude à faire des blagues (*practical jokes*) — autrement dit, l'humour — relèverait des niveaux intermédiaires de civilisation, le gentleman anglais est au-dessus de cela tandis que le primitif est en-dessous, incapable intellectuellement d'une telle opération¹³. Malgré ses ratiocinations, Haggard a du mal à admettre que les Noirs — et les Zoulous en particulier — puissent être considérés comme civilisés et dans son essai *Cetywayo and his White Neighbours* (1896), il conclut que, si les civilisés se transforment parfois en sauvages, l'inverse lui paraît en revanche

¹⁰«[...] the object of the quest undertaken by Holly and Leo Vincey is the ageless Ayesha, the white queen who lives in the heart of Africa, in the Caves of Kôr. In the core of darkness these men seek their own image and origin.» Elleke Boehmer, *Colonial and Post-colonial Literature*, Oxford, Oxford University Press, 1995, p. 67.

¹¹H. Rider Haggard, *Allan Quatermain*, Oxford, World's Classics, 1995, p. 161.

¹²«So on the whole I cannot say that I consider this sun-worship as a religion indicative of a civilized people, however magnificent and imposing its ritual [...]» *Ibid.*, p. 162.

¹³Brian V. Street, *op. cit.*, p. 83-84.

difficilement envisageable. Malgré leur commune appartenance à l'humanité, les deux catégories relèvent de chronotopes inconciliables.

Plaatje ne propose pas de réflexions théoriques sur la distinction entre «civilisé» et «primitif» mais il renverse la perspective colonialiste et renvoie à l'Européen son image vue par un Africain. Il recourt à un merveilleux faussement naïf pour remettre en cause le prestige du prétendu civilisé. Ainsi ce sont les Boers qui incarnent l'étrangeté absolue :

«J'ai vu une maison blanche comme le lait, remplie de diables écarlates, avec des visages imberbes ou couverts de poils, il y en avait des gros, des petits, oui, des diables dans une maison blanche qui rampait dans notre direction, avec sa cohorte de moutons, de gros bétail sortis d'Hadès. Certains de ces diables avaient quatre pattes, de longues queues et deux têtes : l'une chevelue et presque comme celle d'un homme, et l'autre pareille à celle d'une vache, mais avec de grandes oreilles à la place des cornes.» (*Mhudi*, 89, 123)

De toute évidence, Plaatje s'amuse à représenter les Boers, centaures bicéphales monstrueux, «presque» humains. Si l'humour met en valeur le sens du merveilleux des peuples noirs et leur aptitude au registre métaphorique, il offre surtout un regard satirique sur les conquérants blancs. L'utilisation de la mythologie romaine — la référence à Hadès — prouve que l'Européen peut être jugé et apprécié à partir de sa propre culture, qu'un Africain peut s'approprier.

Si le Blanc est renvoyé à ce qu'il est, un voleur de terres, les Zoulous, cette «nation féroce» qui a décimé l'ethnie de Plaatje, ne sont pas épargnés non plus. Aux yeux des Barolong, les Zoulous représentent un véritable fléau : ils se sont abattus sur le pays comme une «nuée de sauterelles» (*Mhudi*, 28, 20), imposant la loi du plus fort, la loi de la jungle, et offensant la pudeur en portant pour tout vêtement «des lances et des boucliers» (*Mhudi*, 87, 118). En outre «ils sont presque tous plus noirs que nous» explique le chef Barolong aux Boers, montrant ainsi qu'il a intériorisé les préjugés racistes européens à l'égard de la couleur noire (*Mhudi* 86, 117). Plaatje, qui ne partage pas nécessairement les idées de ses frères Barolong, rejoint le jugement de Haggard, pour admettre l'extrême cruauté de ce peuple guerrier non christianisé, mais il s'en sépare en reconnaissant l'existence d'une culture zouloue par-delà les crimes commis. Malgré sa tendance à faire l'amalgame et à situer tous les peuples noirs hors de la civilisation, Haggard reconnaît chez les Zoulous des valeurs appréciées des Anglais victoriens. Les Zoulous partagent d'ailleurs le mépris des Européens pour les Bushmen, peuple primitif de la brousse, réduit à «manger des scorpions» et faisant figure de repoussoir (*Mhudi*, 55, 66).

3. La remise en cause des stéréotypes : le rapprochement de l'altérité

Dans le traitement romanesque du Zoulou, l'écriture de Haggard suit deux tendances principales. La première, la plus répandue, consiste à traiter les personnages noirs comme un stock abondant dans lequel on puise au fil de l'action pour les faire mourir de façon spectaculaire. Ainsi Khiva, un jeune Zoulou dans *King Solomon's Mines*, meurt déchiré en deux sous le pied d'un éléphant, tout cela pour sauver son maître blanc (62, 542). Dans *Allan Quatermain*, le héros européen coupe la main d'un Masaï qui a poignardé son serviteur et le lecteur reste sur cette image de main coupée, encore accrochée au couteau, planté dans la poitrine du Noir. Instrument de sensationnel un peu macabre, le Noir contribue parfois au comique, souvent dans une relation maître/valet, personnage bouffon au service du vaillant héros anglais. Une autre tendance, moins fréquente, consiste à faire des Zoulous des protagonistes du roman. Il s'agit par exemple de Umslopogaas (*Nada the Lily*) ou Umbopa (*King's Solomon's Mines*), des indigènes qui ont réussi à mettre en accord leur propre culture et celle des Blancs. Surtout, ces Zoulous sont de remarquables combattants, vaillants et téméraires, capacités qui ont frappé les Anglais. Par leur aptitude à l'héroïsme, ils rencontrent l'idéal victorien du chevalier, fait de droiture morale, de prouesse martiale et de virilité. Bien que les siens en fussent victimes, Plaatje souligne la remarquable organisation de l'armée zouloue, l'*impi*, machine de guerre qui sait adapter sa stratégie aux armes dévastatrices des Blancs et réussit à obtenir des victoires ponctuelles contre les Boers (*Mhudi*, 168, 258). Historiquement, l'*impi* est la seule armée indigène à avoir infligé une défaite à l'armée coloniale britannique¹⁴. Mzilikazi, le roi Matabélé, appartient d'ailleurs à la lignée du roi mythique Shaka, assassiné en 1828 et appelé le Napoléon africain. Dans *Éthiopiennes*, Senghor célèbre ce Zoulou, «Lion d'Éthiopie tête debout» qui a redonné sa fierté à l'Afrique noire en créant une véritable organisation politique¹⁵.

Si le Zoulou possède des qualités prisées des Victoriens, il ne peut cependant égaler les Anglais. Ainsi, dans *King Solomon's Mines*, Sir Henry Curtis, avec son courage, son sens de l'honneur et son esprit chevaleresque, réussit à conjuguer la supériorité intellectuelle anglaise et une ardeur physique au combat, qui le rapproche des primitifs. Son costume est symboliquement hybride : une anachronique cote de mailles assortie d'éléments indigènes — peau de léopard, plumes d'autruche, queues de bœufs...¹⁶ — ce qui fait de l'aventurier «un

¹⁴Ce fut en 1879, à Isandhlwana.

¹⁵L. S. Senghor, *Poèmes, Éthiopiennes*, Paris, Points, Seuil, 1956, p.118-133.

¹⁶«And yet more gallant was the vision of Sir Henry, whose ostrich plumes had been shorn off by a spear stroke, so that his long yellow hair streamed out in the breeze behind him. There he stood, the great Dane, for he was nothing else, his hands, his axe, and his armour all red with blood, and none could live before his stroke. » *King Solomon's Mines*, p. 226 (577).

chevalier de l'exotisme» pour reprendre une formule de J. M. Moura¹⁷. Dans un combat singulier avec l'usurpateur Touala, il lutte avec une férocité sauvage —reconnue et admirée par les Africains qui le surnomment Incubu (l'éléphant) — mais cette violence est sublimée par une représentation qui fait de Sir Henry un chevalier arthurien, défenseur du Bien et de la civilisation. L'Afrique contient d'ailleurs parfois des créatures aussi étranges que celles rencontrées dans leur quête par les chevaliers médiévaux. Le héros réussit ainsi à concilier les qualités anglaises et le primitivisme zoulou, récupère ce qui est noble dans le sauvage, au profit d'une image très romantique du colonisateur européen. A l'anachronisme fondateur que constitue le primitif, Sir Henry répond par un autre anachronisme en se faisant chevalier, moyen paradoxal de le rejoindre et, surtout, de le dépasser. L'infériorité du sauvage subsiste, en effet, signalée par une animalité persistante, malgré le dévouement ou l'héroïsme dont il fait preuve. Dans *Allan Quatermain*, le narrateur décrivant la puissance d'Umslopogaas, fils de Shaka, insiste sur ses narines qui s'ouvrent comme celle d'un cheval ou compare sa fidélité absolue à celle d'un chien. Umslopogaas possède un certain nombre des qualités reconnues par les Anglais mais il est maintenu à sa place de sauvage : «He was, in his own savage fashion, the finest general I ever knew»¹⁸. Par ailleurs, comme Diderot avec le mythe des Tahitiens, Haggard instrumentalise le Zoulou pour stigmatiser certains aspects de sa civilisation : le total désintéressement de l'Africain condamne indirectement l'appétit matérialiste de l'Européen avide d'or. C'est l'éternel débat de la nature et de la culture, le Zoulou incarnant l'idée même de nature face à un Européen potentiellement décadent.

Face au Zoulou, Haggard semble toujours pris dans un mouvement d'hésitation qui dissimule mal une certaine fascination pour un peuple à l'énergie exemplaire. Parfois, comme dans *Nada the Lily*, il va jusqu'à lui reconnaître une forme de subtilité politique à travers le personnage du sorcier, vivant sous le règne de Shaka. Ce dernier manœuvre en effet avec beaucoup d'habileté, joue sur les factions zouloues pour tirer les ficelles du pouvoir dans l'ombre du roi, nouveau Machiavel dans une société réputée régler ses comptes dans le sang. Mais cette représentation d'un Zoulou fin politique reste marginale dans l'œuvre de Haggard et absente de celle de Plaatje. Hostile à ce culte de la force physique, Plaatje privilégie dans *Mhudi* les prestiges et les grandeurs de la civilisation zoulou, notamment l'existence d'une tradition orale, de genres littéraires typiquement africains. Les «praise songs» ou chants de louanges glorifient les comportements exemplaires qui peuvent servir de modèle. Voilà

¹⁷Jean-Marc Moura, *La Littérature des lointains*, Paris, Champion, 1998, p.308.

¹⁸*Allan Quatermain*, op. cit., p. 69.

pourquoi la cour de Mzilikazi abrite des *Mbongi*¹⁹, c'est-à-dire des poètes de cour qui récitent l'*Izibongo*, le chant de louanges célébrant la gloire et la généalogie du roi. Ces divers chants font partie d'un rituel qui accompagne les victoires, comme celle remportée sur les Barolong au début du roman, ou les moments malheureux tels que l'exode. L'affirmation d'une culture zouloue, que Haggard ignore, réfute par avance l'idée que l'on ait affaire à des primitifs. Mais ce que le Barolong Plaatje reproche aux Zoulous — «la seule nation [...] qui se complaise dans le sang» (*Mhudi*, 106, 153) —, c'est le recours à une violence non canalisée et l'absence d'une justice digne de ce nom. Dans le roman de Plaatje, les chefs africains les plus éclairés sont ceux qui vivent au contact de la mission et obéissent aux commandements du christianisme, notamment celui qui enjoint de ne pas verser le sang. L'adoption de principes chrétiens et donc européens permet au chef Moroka de se dire différent des sauvages Zoulous²⁰ mais ce point de vue a parfois fait classer Plaatje dans la catégorie honnie des «nègres blancs».

Mais au-delà des rivalités ethniques inévitables en Afrique, l'hommage que rend Plaatje aux Zoulous est finalement d'avoir fait entrer l'Afrique du Sud dans l'Histoire, fût-ce au prix du sang. Alors que les Zoulous de *King Solomon's Mines*, restent enfermés dans un temps anhistorique, dont seuls les Européens peuvent les faire sortir, les Africains de Plaatje sont acteurs au même titre que les Blancs. Le premier chapitre de *Mhudi* marque comment l'Afrique du Sud accède à l'Histoire à travers le franchissement de deux seuils décisifs. C'est d'abord le temps de l'âge d'or — «Il y a deux siècles de cela» — où le peuple Barolong forme une société rousseauiste à l'abri du monde, en harmonie avec la Terre-Mère. Mais Plaatje a véritablement conscience qu'il s'agit d'un mythe, d'une «vie monotone» à dépasser car le principal bonheur des Barolong réside dans leur absence de conscience politique : ils ignorent la misère des Noirs asservis en Amérique et la présence européenne dans les zones frontières du Cap et du Mozambique. L'Histoire fait alors violemment irruption dans le temps mythique où vit le clan —«il y a plus de cent ans de cela»²¹— et c'est le second seuil du roman, qui fait passer du mode itératif (le mythe) au singulatif de l'événement historique. Les années 1820 correspondent au Mfecane²², véritable apocalypse tribale, due à l'expansionnisme des Zoulous de Shaka. Mais cette brutale secousse apparaît comme un mal nécessaire pour Plaatje, qui ne se réfugie pas

¹⁹Ces poètes de cour sont des équivalents des griots, mis en scène par Kourouma dans ses romans sur l'Afrique de l'Ouest.

²⁰«We abhor human blood. [...] Let it be known that we Barolong abominate human blood in any form. Do you people take my court for a den of beasts ?» *Mhudi*, p. 106 (153).

²¹«Upon these peaceful regions over one hundred years ago there descended one Mzilikazi, king of a ferocious tribe called the Matabele, a powerful usurper of determined character who by his sword proclaimed himself ruler over all the land.» *Mhudi*, p. 28 (19).

²²Ce terme signifie «martèlement», «écrasement» en zoulou, «migration forcée» en sotho.

dans la vision idéalisée d'une Afrique utopique mais croit au progrès. Les Zoulous ont le mérite de constituer une force organisée, capable de lutter avec les Blancs, qu'il s'agisse des Boers ou des Anglais, et le «Mfecane» devient acte fondateur de l'Histoire de l'Afrique du Sud, au même titre que le «Grand Trek», seul reconnu par l'historiographie européenne. En outre, le roi zoulou apparaît comme un véritable visionnaire en dénonçant les dangers d'une alliance de circonstance avec les Boers :

«Ils (les Blancs) les dépouilleront de ces terres où déjà nous ne pouvons plus circuler sans crainte, et au Béchouana, ils entraîneront la jeunesse dans leurs guerres et leurs conquêtes, ils les transformeront en bœufs et les mettront sous le joug. En vérité, ils refuseront de partager avec eux les fruits de la victoire.»²³

Plaatje fait donc des Zoulous un peuple indépendant, acteur de l'Histoire et doté d'un sens prophétique puisque son roi pressent le vol des terres et la politique de l'apartheid. Même s'ils vouent un culte à la violence qui effraie Plaatje, les Zoulous sont des protagonistes incontournables de l'Afrique du Sud dans sa longue marche vers une société égalitaire et multiculturelle.

Le Zoulou n'a pas manqué de frapper les imaginations occidentales, objet de fascination et de répulsion, emblème de la violence la plus sanguinaire mais aussi incarnation d'un courage et d'un sens de l'abnégation sans pareils. Plaatje, malgré ses réticences d'Africain christianisé, admet que le peuple Zoulou possède une indéniable culture et pas seulement militaire. En outre, ce peuple, acteur principal de l'histoire sud-africaine, constitue un symbole irrécusable de l'identité d'une nation en devenir. Haggard reconnaît dans cette ethnie des valeurs proches de l'idéal victorien, notamment la virilité, vertu cardinale recouvrant un ensemble moral complexe, fait d'énergie physique, d'honnêteté, de droiture²⁴. Le paradoxe du Zoulou est qu'il allie les signes de la primitivité la plus totale et des qualités témoignant d'une authentique civilisation, assorties d'un sens de l'Histoire incontestable. Dépassant les frontières ethniques et culturelles, Haggard et Plaatje se rejoignent pour faire valoir le caractère ambivalent mais exceptionnel du Zoulou, qui transcende ainsi les schémas habituellement associés au primitif et surmonte l'anachronisme attaché à sa rencontre. La figure de l'étrangeté absolue est acclimatée, rapatriée au sein de la commune humanité même si le Britannique Haggard et le Sud-Africain Plaatje

²³«They will despoil them of the very lands they have rendered unsafe for us ; they will entice the Bechuana youths to war and the chase, only to use them as pack-oxen ; yea, they will refuse to share with the spoils of victory.» *Mhudi*, p.175 (268).

²⁴David Newsome, *Godliness and Good Learning, Fours studies on a Victorian Ideal*, Londres, John Murray, 1961. Cet idéal de «Godliness et Good Learning» est peu à peu passé à «Godliness à Manliness».

conservent au fond d'eux-mêmes une secrète méfiance.

Yves CLAVARON

Université Jean Monnet de Saint-Etienne